

# L'art du temps

**Christophe Honoré** Réfractaire au dogmatisme, le metteur en scène et cinéaste sonde avec brio des thèmes et enjeux personnels qui transcendent la sphère intime.



**I**l faut tendre l'oreille pour entendre Christophe Honoré en ce lundi de janvier. Non que la rencontre soit placée sous le sceau du secret. L'explication est plus prosaïque : un reliquat de grosse crève, qui l'a obligé à rester trois jours couché, au détriment des répétitions de la reprise parisiennaise de sa pièce, *les Idoles*, et persiste à le laisser sans voix. Littéralement.

Du dorénavant quinquagénaire au look casual (pantalon et veste en jean, tignasse et sourire charismatique), grande serait la tentation de colporter l'image d'un hyperactif obnubilé par l'idée quasi métronomique d'empiler les projets. Or, même *sotto voce*, le réalisateur, scénariste, romancier, dramaturge et metteur en scène martèle le malentendu. Assis dans le coin salon du sage appartement – parquet, livres sur les étagères, photos de garçons sur les murs blancs – depuis lequel l'auteur du *Ciel de Nantes* aime à contempler celui de Paris, Christophe Honoré est formel : «*J'ai plutôt l'âme d'un neurasthénique luttant en permanence contre une certaine incapacité à se mettre au travail. En soi, passer une journée à rêvasser sur ce canapé me convient. Après, lorsque je finis*

*par m'y mettre, un mélange d'efficacité et de rigueur génère une certaine vitesse créative.*» Que valide un patrimoine en majeure partie estampillé par la reconnaissance critique et publique, depuis son baptême crâne, en 1995, dans le secteur de la littérature pour enfants (*Tout contre Léo*, autour d'un gamin apprenant que son frère aîné avait le sida). A ce jour, le dénombrement donne en effet ceci : 22 livres jeunesse, 5 romans, 16 films, 6 opéras et 15 pièces de théâtre.

Un dernier secteur qui, du reste, sature l'horizon 2025 : un projet pour la rentrée, une candidature déposée pour un quinquennat d'administrateur général de la Comédie-Française (un graal argumenté telle «*une façon de me redécouvrir, de me réinventer, de mettre aussi mes créations en retrait, qui me plairait beaucoup*»), et, pour l'heure, la reprise des *Idoles*. Six ans après sa création, Honoré exhume ainsi à nouveau «*ses*» fantômes : six figures majeures (Hervé Guibert, Jacques Demy...) de la culture et de la pensée françaises, toutes homosexuelles, fauchées par le sida. Du théâtre instruit, exigeant et accessible, vif et profond, pop et hanté.

## LE PORTRAIT

Une parole libre, clairvoyante et incisive. De cet aréopage tutélaire, c'est l'ex-journaliste des *Cahiers du cinéma* et de *Libération*, Serge Daney, qui «*manque le plus*» au «*cinéphile*» qui, étudiant, glanait ces «*outils de réflexion*» qu'il peine à discerner dans la pensée critique actuelle. Echos du toujours debout Ciné-Breiz de Rostrenen, dans les Côtes-d'Armor, où le Fabelman du Pôher voit s'esquisser les contours d'une destinée, «*à la séance de 22 heures*». Une «*expérience solitaire et un espace de liberté*» qui, à cinq minutes du lotissement où il vit avec parents (père prothésiste dentaire, mère à ses côtés) et frères (deux), le catapulte dans le *Paris Texas* de Wenders ou le *Détective* de Godard.

«*Je n'étais pas malheureux du tout dans la vraie vie, mais...*» concède le Breton retourné voici peu dans sa bourgade, «*pour un truc de notaire*», après vingt ans d'absence nullement vengeresse. Y voyant rétrospectivement un «*port d'attache, où la moindre lumière sur une façade vous renvoie à quelque chose de troublant, et une prison pour l'ado tourmenté chez qui le désir homo commençait à fortement circuler*».

«*Je crois que mon père, pour qui j'avais beaucoup d'admiration, avait compris avant moi cette orientation qui, au fond, devait lui inspirer du mépris. Alors, s'il se tenait aujourd'hui devant moi, peut-être serait-il plus inhibé, voire plus effrayé que fier*», glisse celui qui deviendra brutalement orphelin, à 15 ans, après un accident de voiture fatal (une scène qu'il jouera lui-même dans le film *Le Lycéen*). Dans la foulée, une douzaine d'oncles, tantes et cousins mourront les années qui suivent, décimant une partie de la famille issue, côté maternel, de la classe populaire nantaise. Christophe Honoré s'exfiltre. Carhaix, Rennes, Paris. Fac de lettres, colos, école de cinéma. Premiers stages, articles, livres, pièces, courts métrages, puis films.

«*Je ne vois cependant rien d'héroïque à m'être extrait de ce milieu. Du moins cela ne suffit-il pas à faire œuvre*», glisse celui qui goûte avec une circonspection agacée ce statut de «*transfuge de classe*» qu'on brandirait aujourd'hui comme un trophée.

Pour autant, Christophe Honoré savoure son sort, s'étonnant juste de «*rester très tremblant dans la vie et encore anormalement intranquille face à ce que je suis et représente*», alors que les planètes se sont depuis un bon moment alignées. «*J'avais le désir de créer des choses et de raconter des histoires et je pense y être parvenu. De même qu'être pédé tout en fondant une famille m'importait*», ajoute le père qui, «*rêvant de cinq ou six enfants*», s'est satisfait d'une fille – née d'une relation avec une (toujours) très proche amie – qui, au seuil de l'âge adulte, poursuit des études avec en ligne de mire le métier d'avocate en droit des étrangers.

En fin d'année, un livre opulent est paru, qui célèbre les laudes avec force photos, entretiens, récits et témoignages (Christine Angot, Louis Garrel, Marina Fois...). Extraits : «*Christophe a toujours sauté de rocher en rocher en respirant fort les embruns de l'époque*» (l'éditrice Geneviève Brisac, qui lui mit jadis le pied à l'étrier). «*Loin de tout moralisme, il y a pourtant bel et bien une réflexion morale dans le travail de Christophe*» (Alex Beaupain, musicien et ex-boyfriend, avec qui il concocta le générationnel *Les Chansons d'amour*). «*Une connaissance et une curiosité profondes pour l'humain*» (l'âme sœur Chiara Mastroianni). «*Une puissance feutrée, une force délicate, un esprit bouillonnant, une imagination foisonnante. [...] Et la chance inouïe d'avoir un très beau nom*» (Catherine Deneuve).

«*Ma position créative ne me place pas pour autant au sommet de la digue*», tente de tempérer le récipiendaire, «*embarrassé et flatté*». Tout comme le citoyen, «*pas fâché à l'idée que la nature explosive du contexte politique et social puisse provoquer des élans de révolte bénéfiques et nécessaires*», ne se sent représentatif de rien. Et, en conséquence, «*nullement fondé à donner un avis sur une société dont, par le prisme artistique, je tente juste de faire autre chose, avec sincérité et humilité*». Comme quoi l'aphonie ne rend pas nécessairement mutique. ▶

Par **GILLES RENAULT**  
Photo **DORIAN PROST**